

**Michel Ducom,**

**l'animateur d'atelier d'écriture doit s'assumer créateur, 2008**

Le réel, c'est ce qui échappe à l'homme, à sa pensée, à son langage, à sa théorisation. Pourtant l'espèce humaine s'est armée du symbolique, c'est à dire de tous les signes du langage, de l'écriture, de la musique, de la gestuelle, de la distinction sociale ou familiale, etc. pour s'illusionner sur sa toute puissance prométhéenne. Le réel est donc objet de théorisations, après avoir été longtemps objet d'incantations, de récits, de magies. Mais aucune de ces théories n'arrive à rendre compte de tous les mouvements du réel, ce qui oblige à inventer de nouvelles théories à partir des failles des théories précédentes, ou parfois même de leur abandon non rationnel. C'est sans doute le mouvement de la pensée théorique - comme le mouvement de l'écriture - qui est plus proche du réel qu'aucune théorie et qu'aucune écriture. C'est en ce sens que de nombreux penseurs des années 80, comme Kristeva dans « La révolution du langage poétique », Maud Mannoni, Francis Ponge et des physiciens développent l'idée de la théorie comme fiction.

C'est aussi en ce sens que les théories contradictoires de la physique contemporaine sont fondées, parce que contradictoires, et qu'elles nécessitent d'éclaircir la posture de l'observateur : ni neutre, ni innocent, il influence le fait, « ouvre » la théorie... Quel rapport avec les ateliers ? Celui qui écrit se trouve dans la même posture. Pour simplifier ou pour compliquer, réel et inconscient sont sans doute le même concept pour des positions d'observateur différentes : l'une est celle de l'espèce humaine pensante, l'autre est celle du sujet engagé. Il est bien entendu que la notion de réalité, sur laquelle nous pouvons avoir mille prises n'est pas superposable à celle de réel qui lui, nous échappe définitivement, et que nous ne pouvons rencontrer que dans la perte totale du symbolique, quelque chose comme la jouissance, la folie ou la mort.

La réalité n'est pas réductible au réel : la réalité c'est le symbolique, l'ensemble des signes et des langages, des rôles et des fonctions, mais aussi tout ce qui perturbe ce bel ordonnancement : les rêves ou les utopies, les lapsus ou les actes manqués, les mythes auxquels on ne pense pas assez aujourd'hui, les pratiques sociales et culturelles lorsqu'elles sont apparemment illogiques, l'art, l'intuition, l'oubli et la mémoire sélective...

Cette réalité-là se construit toujours dans les formes de l'auto-socio-construction Sa caractéristique est d'être maîtrisable, descriptible, mais aussi d'être confrontée sans cesse au réel, à cette matière, à cette vie et ce mouvement qui échappent à la maîtrise et qui introduisent des ratées dans l'ordonnancement. Le moment de la perturbation est l'imaginaire. Ce n'est pas l'imagination, qui elle me semble venir après la perturbation, comme reconstruction dans le symbolique du filet de signes qu'il constitue, reconstruction surprenante parce que neuve... Mettre en jeu l'imaginaire des gens c'est donc perturber... Pourtant je défends toujours dans les ateliers l'écriture plaisir ou jubilation et je dis : « Faites attention aux gens ! ». Cependant, j'ajoute souvent : « Respectez-les ! »

Il est évident que cette perturbation qui est un mouvement de réorganisation des résistances du sujet, de ses habituelles façons de penser ou de se protéger, doit être mise en jeu avec prudence. Il ne s'agit pas de faire perdre pied aux participants. Il s'agit de leur faire fréquenter un rapport de maîtrise-non maîtrise dans la langue écrite qui leur fait inventer de nouvelles façons d'écrire. Nous sommes sur le terrain de la création, et pas sur celui de la thérapie, de la folie ou de l'ivresse.